

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—J'ai vu... et je comprends maintenant que Paris n'ait rien à envier aux séductions de l'Inde.

Sur ces mots, les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main, et le vicomte alla rejoindre son coupé.

Oliva était un des plus élégants spécimens du personnel de la galanterie parisienne.

Elle avait vingt ans à peine; elle était de taille moyenne, d'une élégance et d'une distinction rares.

Il y avait à peine deux années qu'elle avait fait ses débuts. C'était le vicomte qui l'avait découverte et lancée; depuis, ils ne s'étaient pas quittés. Oliva se trouvait heureuse dans le nid qu'on lui faisait, et elle ne songeait pas à s'envoler.

Quant au vicomte, qui n'était plus tout à fait jeune, il commençait à prendre des habitudes; il lui eut été pénible de rompre une liaison où il trouvait un bonheur relatif, et surtout l'envie que ce bonheur inspirait chez ses amis eût suffi à l'y attacher.

Dès que le vicomte se fut assis à côté d'Oliva et que le coupé eut atteint le boulevard, se dirigeant vers la grande avenue des Champs-Élysées, la jeune femme se tourna vers lui.

—Vous n'étiez pas seul, je crois, dit-elle, quand vous êtes sorti de chez Auguste, et si je ne me trompe, vous avez donné la main à une personne que je ne connais pas...

—Vous avez parfaitement vu, chère amie, répondit le vicomte; je sortais, en effet, en compagnie d'un homme que moi-même je ne connaissais pas ce matin.

—Un étranger?

—Un Indien... Le colonel Robert; il vient habiter Paris; peut-être s'y établir. Il a loué, aux Champs-Élysées, l'hôtel de cette pauvre Crapaudine.

—Je le crois fort riche, et je l'ai engagé à me venir voir.

—Pourquoi faire?

—Eh!... mais... ce sera une relation, voilà tout! D'ailleurs, je vous avouerai que, pour des motifs personnels, je ne serais pas fâché de causer avec lui, plus sérieusement que je n'ai pu le faire ce matin.

—Des motifs personnels, fit Oliva... Eh! il fallait le dire tout de suite; de quoi s'agit-il donc?

—Une chose singulière. Figurez-vous que ce colonel a parcouru l'Inde dans tous les sens, et qu'il y a connu un certain Français du nom de Bonnet, dont on s'occupait beaucoup.

—Un Bonnet? répéta la jeune femme, en devenant attentive.

—Oui, un aventurier, qui menait un train de rajah, et dont la fortune dépassait, disait-on, plusieurs centaines de millions.

—Est-ce possible? se récria Oliva.

—Tout est possible dans ce pays de la féerie!... mais ce qu'il y a de vraiment merveilleux, c'est que ce Bonnet pourrait bien m'être parent!...

—A vous, vicomte?...

—On voit des choses plus extraordinaires.

Pendant que le vicomte et la jeune femme devisaient de la sorte, le coupé s'arrêtait devant la marquise de l'hôtel d'Oliva, situé à peu de distance de celui qu'avait loué le colonel Robert.

En traversant le salon, Oliva aperçut Georges Berthaud qui attendait. Elle alla à lui.

—Eh! qu'avez-vous donc? dit-elle... vous voilà soucieux et tout triste.

—Ce n'est pas sans raison, répliqua Georges.

—Que se passe-t-il?

—Des choses mystérieuses...

—Eh bien, vous nous conterez cela à

table... Je tombe d'inanition... Venez! venez!

On se mit à table, et quand la faim eut été un peu apaisée, Oliva, curieuse, se tourna vers Berthaud qui n'avait presque rien dit.

—Voyons! voyons! dit-elle. Le vicomte et moi, nous attendons.

—Je vous ai dit, reprit-il, que c'était mystérieux, j'ajouterai que c'est même grave.

—Oh! oh!

—Vous vous rappelez, n'est-ce pas, les deux crimes abominables commis, l'année dernière, à six mois de distance, le premier dans l'Argonne, le second aux environs de Marseille?

—Pardieu! fit le vicomte... Et dire que la police a été impuissante à trouver les coupables. Est-ce qu'elle aurait été plus heureuse depuis?

—Ce n'est pas cela précisément. Mais vous ignorez sans doute qu'un homme avait été véhémentement soupçonné d'avoir trempé dans le double assassinat des environs de Marseille.

—En effet.

—C'était un vieillard, Cyprien Leduc, archiviste paléographe; malheureusement, à cette époque, on ne releva aucune preuve de sa complicité. Tout au plus avait-on trouvé sa carte sur le lieu du crime et l'on ne jugea pas cet indice suffisant. On manda le Cyprien au parquet, on l'interrogea et on acquit la certitude qu'il ne pouvait être sérieusement inculpé. Et on le relâcha.

—Qu'est devenu ce paléographe?

—C'est là la question. Devant le procureur de la République, il avait déclaré qu'il était, lui, sur la piste du criminel... et il s'était engagé à se présenter au bout de six mois, avec les preuves de ce qu'il avançait.

—Et l'a-t-on revu?

—Pas encore... Seulement, vous comprenez qu'à partir du jour où il a été relâché, on l'a soumis à une surveillance qui ne s'est pas ralentie une heure; on l'a suivi, épié, pendant six mois, et l'on n'est parvenu à rien découvrir de suspect dans sa conduite.

—Alors, on y a renoncé?

—Peut-être allait-on s'y résigner, quand un nouveau fait s'est produit qui a réveillé brusquement l'attention un peu endormie de la police.

—Quel fait?

—Tout récemment, à l'arrivée de la malle des Indes à Marseille, et au moment où le train rapide se disposait à quitter la gare, on s'est aperçu que le sac des dépêches avait été éventré et qu'un pli important adressé au ministre de la marine avait été volé...

—Or, Cyprien Leduc était dans ce train, Cyprien Leduc, qui revenait du village de Saint-Nicolas et qui est arrivé juste pour assister à la violation du sac des dépêches.

—Il y a là, en effet, une coïncidence...

—A laquelle il ne convient peut-être pas de donner encore trop d'importance, mais qu'il est bon de retenir pour l'intérêt des enquêtes ultérieures; dès que ce fait est parvenu à la connaissance de la police, un de nos plus habiles agents s'est mis en campagne et l'on a filé le Cyprien... A l'heure où je vous parle, on sait que, récemment, il a battu tous les quartiers de Belleville à la recherche d'un certain ouvrier, qu'il a désigné sous le nom de Simon l'ébéniste.

Jusque-là, Oliva avait écouté d'une oreille bienveillante le récit du jeune stagiaire, mais sans y attacher un bien grand intérêt. Mais quand le nom de Simon l'ébéniste vint à tomber tout à coup dans la conversation, un tressaillement involontaire vint mordre ses chairs.

—Simon l'ébéniste! interrompit-elle machinalement et comme malgré elle.

Le vicomte et Georges Berthaud le regardèrent avec étonnement.

—Est-ce que vous auriez connu cet homme? demanda le vicomte.

Moi! fit Oliva avec une moue dédaigneuse... et où voulez-vous que je l'aie connu?

—Dame! on ne sait pas. Mais qu'est-ce que les promenades de l'archiviste, à Belleville, peuvent jeter de lumière sur les sombres crimes de l'Argonne et de Marseille?

Georges Berthaud n'eut pas le temps de répondre.

Un valet venait d'entrer, portant sur un plateau d'argent une carte qu'il alla présenter à Bonnet d'Esclars.

—Qu'est cela? interrogea ce dernier.

—C'est une personne qui demande à parler à M. le vicomte... J'ai dit que M. le vicomte déjeunait... Cette personne a insisté et m'a prié de remettre sa carte.

Le vicomte prit la carte, et il n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'il laissa échapper un mouvement de profonde stupéfaction.

—Pardieu! dit-il en même temps, nous parlions de coïncidence; en voici une qui a bien son prix. Cyprien Leduc!! Que faut-il faire? questionna le vicomte.

—Eh mais, il n'y a pas à hésiter, répliqua Oliva; pour mon compte, je ne cache pas que je serais curieuse de voir cet homme.

—Moi de même! ajouta le jeune stagiaire.

—Qu'il soit donc fait comme vous le désirez, conclut le vicomte.

Et, s'adressant au valet, il ordonna d'introduire la personne.

Le valet sortit, et dix secondes plus tard il rentra, précédant Cyprien Leduc de quelques pas.

Les regards des trois convives s'étaient portés en même temps sur ce dernier.

Mais Cyprien Leduc salua sans embarras et s'avança vers le vicomte.

—Je vous demande pardon de venir vous déranger à cette heure, dit-il alors; mais je suis fort occupé dans la journée, et je ne puis pas toujours disposer de mon temps.

—Vous êtes paléographe, monsieur?

—Oui, monsieur; toutefois la paléographie, ou, pour m'exprimer vulgairement, la recherche des origines de l'écriture et des formes diverses qu'elle a affectées chez les différents peuples et dans des temps différents, n'est pas ce qui m'intéresse le plus et ce qui me fait vivre... Spécialement, je suis généalogiste... c'est-à-dire que je m'occupe de cette science importante qui a pour objet l'exposition de la filiation et de la propagation des races et des familles.

—C'est une science fort intéressante.

—Vous pouvez même dire importante, monsieur, car son utilité dérive des moyens qu'elle fournit de légitimer ou de rejeter certaines prétentions fondées sur la naissance ou le degré de parenté... et c'est surtout dans les affaires de succession que nous intervenons le plus utilement.

—Mais ce n'est pas une affaire de ce genre qui me procure le plaisir de votre visite?

—On ne sait jamais, répondit Cyprien Leduc en souriant: en fait de filiation, le champ est infini et dans les temps modernes surtout, par cette fusion effrénée des races et des familles, on n'est jamais sûr de ne pas être parent des riches inconnus qui viennent à décéder. C'est ce qui fait la fortune de notre institution.

—Enfin... quel est, précisément, le motif qui vous amène?

—Voici... monsieur... C'est bien, n'est-ce pas, à M. le vicomte d'Esclars que j'ai l'honneur de parler?...

—Sans doute.

—Bonnet d'Esclars, insista l'archiviste.

—C'est cela même...

—Et monsieur le vicomte est né dans le Midi?

—A Arles...

L'archiviste approuva de la tête.

REPONSE A L'ALLEMAND

C'est toi, Boche insolent, qui vient nous accuser

Des "Horreurs sur le Rhin"! Toi qui pour t'amuser

Dans notre France fit tant et tant de victimes,

Toi qui, pendant quatre ans, commit crime sur crime,

Tu voudrais maintenant nous traiter de coquins,

Et faire ainsi de nous douter l'Américain!

C'est toi qui ose ici, vipère germanique,

Poursuivant sans cesse ta propagande inique,

Dire que nous, Français, nous t'avons maltraité,

Que chez toi, nos soldats font des atrocités!

Avant de nous jeter la plus petite pierre,

Souviens-toi de ta conduite pendant la guerre.

Regarde un peu tes mains toutes rouges du sang

De tant de malheureux et pauvres innocents,

Souviens-toi de la destruction de la Belgique

Et du Nord de la France, de cette basilique

Où l'obus sacrilège ne laissa que des murs;

Souviens-toi de Liège, de Louvain, de Namur,

De Saint-Quentin, d'Arras, de Compiègne, de Lille,

De tout le Nord enfin, de mainte et mainte ville

Pillée, brûlée, réduite en décombres fumants,

Tout un pays meurtri par l'infâme Allemand.

Souviens-toi de l'odieux massacre des otages;

De tous ceux que tua ta soif de carnage;

De ces petits enfants dont tu coupas les mains

Pour qu'ils ne puissent pas être soldats, demain.

Souviens-toi donc aussi de cette nurse anglaise,

Que tu assassinas, monstre, le cœur plein d'aise.

Souviens-toi de l'horrible œuvre des Zeppelins

Envoyés sur Paris par l'ogre de Berlin.

Souviens-toi en un mot de tes ignobles crimes

Tout cela n'est pourtant qu'une partie infime.

Peut-être alors, au lieu de nous calomnier,

Tous tes efforts tendront à nous faire oublier.

—Mais non, cela, pour toi, c'est de l'histoire ancienne,

C'est bien trop vieux déjà que tu t'en souviennes;

Tu es Boche, et bien Boche, rien ne te changera;

Boche tu as été, Boche tu resteras.

—Ne crois pas, cependant, que ta manœuvre louche,

A l'honneur de la France, porte un seul coup qui touche.

Ici comme en Europe, bien faible est le crédit

Que l'on peut accorder aux dires d'un bandit.

Aucun Américain, vierge de tout sang boche,

Ne saurait tolérer de ta part un reproche.

Aucun d'eux, crois-je bien, ne te pardonneras

Jamais d'avoir coulé le "Lusitania."

G. T. GONNAND,

LA PEINE DU FOUET SERAIT SALUTAIRE

New-York.—M. Fawcett, juge de la Cour suprême de Brooklyn, a déclaré, en condamnant un voleur, qu'il était favorable au rétablissement de la peine du fouet. Il a dit que le fouet produirait un effet salutaire et que la prison, avec ses vices animés et ses représentations théâtrales n'était pas considérée comme un châtiement par un grand nombre de criminels.